

SOUVERAINETÉ DU PEUPLE

Voilà cent ans qu'on crie sur les toits, qu'on affiche sur toutes les murailles: « La souveraineté du peuple, le peuple souverain ». Nous en avons les yeux lassés et oreilles rebattues.

Soit, pour quelques instants; le peuple est souverain: qu'est-ce qui marque au dehors et affirme sa souveraineté? Les philosophes, les jurisconsultes répondent que c'est la volonté exprimée par des actes. Mais la volonté du peuple souverain, par quel moyen, par quel acte s'exprime-t-elle? Par le suffrage, par le vote.

Quand vote le peuple? Une fois tous les quatre ans. D'où l'on est fondé à conclure qu'il est souverain une fois tous les quatre ans.

Dans le moment même où il vote, à quoi se borne sa souveraineté? A préférer de deux ou trois candidats l'un, et s'il sait lire, l'un ou l'autre des deux ou trois programmes.

Il a, durant le mois qui vient de s'écouler, goûté quelques heures assez douces; on l'a gorgé de mangeries et de buveries, caressé, flatté, supplié, enveloppé, enguirlandé, accablé de promesses et, à l'occasion, de cadeaux; bimbeloteries pour les femmes et friandises pour les enfants, tout candidat à sa pacotille, comme tout négrier.

Le peuple a réellement été souverain: il a eu ses courtisans, de beaux messieurs, chapeau bas et échine courbée: « Nommez-moi; je vous donnerai plus de beurre que de pain. Moi plutôt! je remplacerai le pain par de la brioche. » Lui bon garçon, bon prince, ou bon calculateur, s'est laissé faire. Il a pesé les offres, encouragé les surenchères et souvent reçu de toutes mains. Que le métier de souverain est un charmant métier.

Le peuple souverain se le dit en allant aux urnes, le dimanche fixé pour l'élection. Je passe encore, ce dimanche-là, une grisante matinée. C'est à qui le tirera par la manche de sa blouse, et l'invitera, afin de le catéchiser entre les pots. Tant et si bien que le souverain se présente parfois pour faire acte de souveraineté, pour déclarer sa volonté, dans un état où les souverains eux-mêmes sont incapables d'avoir une volonté.

Le soir, illuminations, pompiers, sérénades, punchs de réjouissance et discours. Il n'y a déjà plus que les gros bonnets, que les fleurons de la couronne, aux places assises. Tranquillement on dépouille le souverain de sa pourpre éphémère, et de son sceptre en roseau. Le peuple est roi, certainement, mais c'est chez le nouveau député comme chez l'empereur, quand il avait le pape à diner.

..... Les rois sont à la porte,
Respirant la saveur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds...

Puis, le lendemain? Le lendemain, dur réveil. Si ces souverains d'hier tiennent à voir leur mandataire, à lui demander l'exécution de la moindre de ses promesses, qu'ils commencent d'abord par faire le pied de grue devant la chambre, en attendant le retour de l'huissier qui a porté leur bulletin. Enfin, le voici il revient.

« Pour M. Jacquot, de la Charente. » Huit ou dix souverains, — une délégation — se présentent. « Absent! » fait l'huissier de son ton placide, et il leur rend son petit papier.

Nos souverains, légèrement désenchantés, se regardent les uns les autres, ainsi que des augures mais sans rire.

Ils considèrent leur puissance, en se considérant tristement.

CH. BENOIST.

gré les risées de l'ignorance, et les imprécations bestiales des jouisseurs, et les tortures des géôles inquisitoriales, affirmeront l'Idéal éternel et l'inviolée Vérité, jusqu'aux pieds sanglants du gibet, du garrot et de la guillotine, ces suprêmes cordiaux et derniers régénérateurs de cette Société, que nos si paternels Civilisateurs et Maîtres, dressent à notre admiration respectueuse, tant pour notre édification morale que pour stimuler en nous notre dévouement à leur Sacerdoce, dont Deibler est un des grands pontifes...

Mais ces sacrifices ne sont que des fleurs innaturelles et monstrueuses, telles en des serres surchauffées; ils ne peuvent servir de normes à la vie sociale. Tous ces révoltés, ces enfants perdus de la Liberté. — sublimes égoïstes, qui préfèrent tomber, plus heureux dans leur sacrifice qu'à vivre platement sous le jong commun, — montrent le but à poursuivre aux yeux obscurcis du grand nombre.

Si donc tous les crimes, depuis le mensonge jusqu'au meurtre — en dehors des causes héréditaires qui relèvent de la pathologie, et non pas de la chiourme, sont produits par le milieu social, lequel est déterminé par le système économique — qui enserre dans son étau le corps et l'âme, qu'il faut briser, élargir, pour qu'une nouvelle morale se développe dans les cœurs et dans les cerveaux libérés.

C'est en asséchant les marais, en détruisant les causes morbides du territoire, que des peuples, régulièrement décimés, ont vu s'élever la moyenne de leur vie physique; de même c'est en nous attaquant aux sources de la corruption, aux causes mortifères, telles que la Propriété individuelle et le Salarial, ces généraux de toutes les immoralités, que s'élèvera la dignité humaine; c'est en organisant la Production et la Consommation sur les bases communautaires et libertaires, que les peuples verront s'épanouir toute une nouvelle vie intellectuelle et morale.

La morale réelle s'établira et se développera *matérialiste* car ses fondements doivent s'appuyer sur la Nature et sur la Science, et *égoïste*, car chaque égoïsme ne peut jouir de la plus haute satisfaction personnelle sans le bien-être et la liberté de tous.

Les Anarchistes ont la prétention, *la manie* comme dit le figariste Flor'Osquar, de travailler à l'organisation de ce bien-être et de cette liberté pour tous, source de toutes les beautés intellectuelles et morales, à l'encontre des métaphysiques religieuses et politiques, qui, jusqu'à ce jour, n'ont organisé que la misère et la servitude, causes de toute Immoralité.

THÉODORE JEAN.

(*L'Art Social*).

JOURNAUX BOURGEOIS

Le journal, au lieu d'être un sacerdoce, est devenu un moyen pour les partis: de moyen, il s'é